

Les domestiques femmes

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 23

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-176622>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

roche se fendille sous l'action de la chaleur et se laisse ensuite facilement détacher au moyen de ciseaux. On pouvait avancer, par ce moyen, de six pouces en vingt-quatre heures. Lorsque l'acier devint d'une fabrication plus facile, on commença à employer des pointrolles, ou ciseaux acérés, au moyen desquels on faisait sauter la roche par petits éclats : ce procédé fut suivi dans les mines de Freiberg jusqu'en 1615 ; les galeries n'étaient taillées qu'à la largeur absolument nécessaire pour le passage d'un homme, et le travail n'avancait qu'avec une extrême lenteur.

L'emploi de la poudre amena une véritable révolution dans l'exploitation des mines : les galeries purent être construites sur une plus grande largeur, et ce fut par quinquants que l'on put compter la quantité de débris qu'un ouvrier pouvait extraire journellement. On comprend qu'avec de pareils moyens on ait pu construire ces galeries de plus de trente lieues de longueur, qui servent à l'écoulement des eaux dans les mines de Freiberg.

L'exploitation des mines est un travail, non d'un jour, mais de plusieurs siècles ; telle galerie ou tunnel en voie de construction compte un siècle d'existence ; mais les grands travaux occasionnés par la construction des chemins de fer exigent une rapidité d'exécution bien autrement considérable et par conséquent des moyens mécaniques plus actifs et plus puissants. Depuis que l'on a songé à attaquer le massif des Alpes pour le passage des rails, l'activité des ingénieurs s'est principalement portée vers la réalisation d'appareils pouvant percer rapidement la roche, mais les résultats auxquels on est parvenu ne sont pas encore suffisants au gré du public, qui demande à jouir lui-même des voies de communication qu'il voit entreprendre, au lieu de laisser cette jouissance aux générations futures.

Un jeune ingénieur suisse, M. Leschot, de Genève, chargé de la direction des travaux sur le chemin de fer de Bologne à Macigno, a eu l'heureuse idée d'appliquer au percement des montagnes le diamant noir dont les horlogers se servent pour le travail des pierres fines sur lesquelles reposent les divers rouages d'une montre. Les expériences qu'il a entreprises ont parfaitement réussi, et, dans très peu de temps, les roches les plus dures des Alpes seront attaquées sur plusieurs points par les appareils très simples combinés par M. Leschot.

Rappelons ici que le diamant noir est une variété du diamant ordinaire, dont il ne présente pas le brillant et la cristallisation ; il n'en est pas moins le corps le plus dur, c'est-à-dire celui qui ne peut être rayé ou usé par aucun autre.

Ce n'est que depuis 1842 que cette variété du diamant est connue et dès lors elle est exclusivement employée dans le travail des pierres fines sous le nom d'*égrisée*.

L'appareil perforateur imaginé par M. Leschot se compose d'un tube en fer, dont le diamètre extérieur correspond à celui du trou qu'on veut pratiquer, et qui porte à son extrémité un autre tube en acier, de même diamètre, mais très court ; sur la couronne annulaire de ce dernier tube se trouvent un grand nombre de petits fragments de diamant, solidement incrustés dans l'acier.

Si l'on donne à cet appareil un double mouvement de rotation et d'avancement, les diamants, en frottant sur la roche, usent la partie correspondante à la couronne annulaire et peu à peu creuseront un sillon circulaire dans lequel le tube de fer pénétrera graduellement, en enveloppant par conséquent un noyau solide correspondant au diamètre intérieur du tube. Par ce moyen, on simplifie considérablement le travail, puisqu'on évite tout celui qu'il faudrait effectuer pour broyer, pulvériser le volume de roche qui reste renfermé dans l'intérieur du tube. Lorsque le trou a atteint une longueur de un à deux pieds, on retire l'outil et l'on fait sauter le noyau central au moyen d'un coin que l'on introduit dans l'espace annulaire qu'occupait l'appareil.

M. Leschot a facilité la marche du perforateur en injectant dans l'intérieur du tube un courant d'eau continu qui a le double avantage de chasser constamment la poudre formée par les débris de la roche et d'empêcher l'échauffement trop grand de l'outil.

Il résulte des expériences faites qu'en faisant marcher l'outil

au moyen de la force d'un homme, appliquée à une manivelle, on peut creuser un sillon de 10 à 12 millimètres de profondeur par minute dans un bloc de granit très dur, et qu'au moyen du mouvement obtenu par une machine de la force d'un quart de cheval-vapeur on obtient un avancement de 20 millimètres par minute.

Nous avons vu et tenu des cylindres de granit d'un pouce de diamètre et qui avaient été laissés par l'appareil au centre d'un trou d'un pouce et demi de diamètre ; ces cylindres, d'un pied de longueur, avaient été détachés en treize minutes et demie. Au moyen d'un tube de plus fort calibre, on obtiendrait en peu de temps des trous de diamètres considérables.

On pourrait croire que l'emploi de ce procédé est très coûteux ; mais si l'on considère que le *diamant ne s'use pas*, on se convaincra facilement que toute la dépense repose sur la construction première de l'appareil ; si l'on observe, en outre, que le diamant noir est loin d'être aussi cher que le diamant cristallisé employé dans la joaillerie, puisqu'il ne coûte que dix à douze fr. le karat, on verra qu'il suffit d'une dépense de 120 à 150 fr. pour le diamant nécessaire à un tube d'un pouce de diamètre intérieur, dépense bien faible en comparaison de celles que l'on a l'habitude de considérer dans les grands travaux de notre époque. Supposons même que les diamants soient usés jusqu'à leur monture d'acier, on les extraira de leurs alvéoles et on les revendra au poids, ce qui produira une valeur d'une centaine de francs, en sorte que le prix de la couronne de diamants se trouve réduit, en réalité, à une cinquantaine de francs au plus.

Il faut remarquer que la machine de M. Leschot occupe si peu de place qu'elle peut s'installer facilement dans les moindres galeries de mines ou de tunnels, et qu'elle peut agir dans toutes les directions voulues, horizontales ou verticales. L'application en grand s'en fera prochainement dans les travaux du Mont Cenis, où elle contribuera puissamment à l'avancement de cette colossale entreprise.

S. CUÉNOUD.

Les domestiques femmes. 7.5.63

Le bon Dieu les bénisse ! ! . telle est l'exclamation qui s'échappe journellement de la bouche de tous ceux qui sont dans l'obligation de recourir aux services de ces intéressantes créatures. Il faut avouer qu'elles nous rendent la vie bien amère. On ne les reconnaît plus depuis quelques années ; elles prennent de petits airs prétentieux, portent des touffes de rubans, des anneaux et des crinolines dont l'ampleur force le maître à se coller contre le mur pour laisser passer sa domestique. Et, malgré cela, trop heureux sommes-nous si elles veulent bien rester à notre service pour une quarantaine d'écus sans nous mettre le marché à la main chaque fois qu'on leur fait la moindre observation.

On sonne.

— Bonjour, madame, j'ai lu dans la feuille que vous demandiez une fille, et je viens me présenter.

— Avez-vous déjà du service ?

— Oh ! madame ! deux ans bonne d'enfants chez M. de ***, trois ans femme de chambre chez la comtesse de ***, quatre ans cuisinière chez M. le conseiller ***, etc. Je mets la main à tout, madame.

— Quel salaire demandez-vous ?

— Deux cents francs, madame.

— Je ne puis donner que cent cinquante.

— Oh ! madame !... Il n'y a pas seulement pour payer les souliers que l'on use.

— Eh bien, je vous donnerai cent soixante.

— J'accepte, espérant que madame augmentera mon salaire.

— Nous verrons.

Mademoiselle fait apporter sa malle, s'installe, prend connaissance des appartements, et a soin de faire remarquer en passant que telle ou telle chose a été négligée par la fille qui l'a précédée. On lui indique avec soin le menu du dîner qu'elle a l'air de regarder comme une bagatelle; l'heure du repas arrive, elle met le couvert, casse une carafe et assure qu'elle était fendue. Il faut se taire et croire. Le rôti est brûlé, le potage consiste en quelques fragments de légumes nageant dans un peu d'eau avec des éclats de charbon; la salade fait couler des larmes tant le sel, le poivre et le vinaigre y abondent,

.....et cinq gros doigts sur les verres tracés,
Témoignent par écrit qu'ils ont été rincés.

— Mais, Louise! mais, Louise!... vous m'avez donc menti en me disant que vous aviez été cuisinière?... Votre dîner est détestable, les services malpropres, la nappe tachée, etc.

— Madame, impossible de faire quelque chose de bien dans votre cuisine; elle est sombre, le potager mal construit et les casseroles trop minces.

On prend patience.

Après midi, on confie à Louise la garde des enfants qui sautent, jouent, rient, pleurent. Louise, qui ne sait pas se mettre à leur portée, leur donne sur les doigts. Madame arrive et gronde; elle ne permet pas qu'on frappe les enfants. — Louise fait la moue et prononce à demi-voix quelques méchancetés. Appelée ensuite à faire une commission, elle sort et rencontre dans l'escalier la domestique du troisième, fait sa connaissance en deux minutes et lui demande des renseignements.

— Bonjour, mademoiselle, lui dit-elle, vous servez dans cette maison?

— Oui, malheureusement.

— J'y suis entrée ce matin, mais madame me paraît bien méchante; Monsieur est froid et les enfants sont de petits diables.

— Vous n'avez pas encore tout vu.

— Chut! la voici; ne faut-il pas qu'elle entende tout?... Je vous reverrai.

Le lendemain matin, une longue conversation s'engage entre Louise et le laitier, qu'elle connaît déjà; et qui ne connaît-elle pas? Par lui, elle expédie ou reçoit des lettres, apprend tous les cancans des environs, tous les mariages, toutes les naissances illégitimes. Le laitier lui indique le jour de telle ou telle fête pour laquelle elle cherche l'excuse d'un congé un mois à l'avance. Pour ce jour-là sa mère sera malade, ou quelque cousin sera arrivé de Paris; c'est tout simple.

Mais c'est surtout vers la fontaine que les domestiques se perfectionnent et font des milliers de connaissances. Feriez-vous venir une fille de Madagascar qu'en deux jours elle sera liée avec toutes celles du quartier. La fontaine est un laboratoire diabolique où les femmes

font passer toute l'humanité au creuset de la langue.

Envoyez-vous votre domestique promener les enfants, en lui recommandant d'éviter les endroits où il y aurait quelques dangers, à peine a-t-elle tourné la rue que, semblable au lièvre qu'on poursuit, elle fait un crochet pour se diriger précisément où vous lui avez défendu d'aller. Est-elle occupée à mettre le salon en ordre, et le détachement de l'école militaire vient-il à passer, elle quitte tout pour courir à la croisée et chercher dans les rangs, d'un œil avide, quelque grenadier de son village. Bientôt elle est aperçue; nos jeunes troupiers lui font des signes, la tête lui tourne, elle reprend son plumeau, brosse étourdiment sur la cheminée et casse une statuette. Elle rassemble les fragments, remet le tout en place et cherchera que les enfants y touchent pour pouvoir dire à sa maîtresse: Voyez, madame, ces enfants brisent tout.

Nous ne finirions pas si nous voulions raconter tous les déboires que nous causent ces aimables filles. Il est passé le temps où de braves domestiques vieillissaient au service d'un même maître, soignaient ses intérêts comme les leurs propres et se faisaient chérir des enfants. — Oui, le temps de ces bonnes femmes est passé, nous n'avons plus que des poupées.

L. M.

Les nouvelles de la semaine ne mentionnent aucun fait saillant.

Aux Etats-Unis, l'attaque de Charleston par la flotte fédérale a échoué après un combat de deux heures; c'est la suite du commencement.

Au Mexique, les Français avancent toujours, mais n'arrivent jamais.

Une chicane d'allemands est survenue entre l'Angleterre et les Etats-Unis au sujet de la saisie de quelques navires anglais suspectés de porter des munitions aux esclavagistes.

Les Polonais se battent toujours en braves sans se soucier des remèdes émollients de la diplomatie.

Le canton de Vaud est très calme; les dernières luttes lui en ont imposé.

M. L. D., à Sullens, reçu 4 fr. — M. A., à Lausanne, 4 fr. — M. F. L., à Juriens, 2 fr. — M. C. N., à Lausanne, 4 fr. — M. R., à Lausanne, 4 fr. — M. C., à Epeney, 4 fr. — M. B., à Lausanne, 4 fr. — M. D., pasteur à V., 2 fr.

Pour la rédaction: H. RENOU. L. MONNET.

BULLETIN DES SÉANCES DU GRAND-CONSEIL

Les personnes qui désirent recevoir ce Bulletin pendant l'année 1865 sont invitées à envoyer leurs demandes, accompagnées de prix de l'abonnement (1 fr. 50 c.) au Bureau du Bulletin, Place de la Palud, 21. — LETTRES ET ARGENT FRANCO.

Tout envoi non affranchi sera rigoureusement refusé.